

ce qui existe, avec un recommencement éternel, la faute originelle (qui est le résultat de toutes nos existences et de nos volontés antérieures), la communion des saints, la perpétuité du « moi », et le « Ciel » comme but final et inévitable. L'austère et sombre Laotseu, effroi des rhéteurs et admiré du monde jaune tout entier, à travers les tribulations d'une existence méprisée par lui, nous amène à Dieu seul, solitaire, immuable et indifférent. Et la sanction contre les fautes volontaires consiste en une série d'existences, plus ou moins malheureuses, à travers lesquelles l'individualité coupable passe et expie, avant de communier de nouveau au Grand Tout. (Inutile de faire remarquer combien ce principe très élevé diffère de l'invention barbare de la métémphose, à laquelle Pythagore lui-même n'a jamais cru.)

Laotseu vécut, voyageant en tête d'une douzaine de disciples, faisant des adeptes, sans d'ailleurs les chercher ; on le représente assis sur le buffle en marche du voyageur. Il avait, comme les philosophes de la grande époque grecque, une doctrine publique et une doctrine secrète ; mais elles ne se nuisaient pas l'une à l'autre ; et la première est un symbolisme grossier et populaire de la seconde. La doctrine de Laotseu n'a point d'autels, point de prêtres, point de liturgies : des couvents où l'on étudie et où l'on conserve les grands préceptes, des moines errants qui travaillent pour eux-mêmes, des docteurs qui enseignent gratuitement la parole du maître, sont les seuls monuments et les seuls transmetteurs de ce dogme impersonnel et austère, qui inscrivit au fronton de ses monastères cette devise ambiguë et profonde : « Aimez la Religion ; défiez-vous des reli-